

Quelques mots sur l'arrière-plan culturel du texte n° 2 :

Prédation d'image et poésie « scientifique » : l'originalité de Scévole de Sainte-Marthe

Si l'on songe à la richesse de la théorie de l'imagination à la Renaissance (voir, entre autres, les travaux de Robert Klein et de Giorgio Agamben), on peut tenir pour très réductrice la conception purement mécaniste de l'image présentée par Sainte-Marthe. Mais en court-circuitant l'imagination par l'image, il opère un véritable coup de force. En effet, la croyance générale au XVI^e siècle selon laquelle l'insatisfaction des envies des femmes enceintes provoque des naevi n'est qu'une forme particulière de la croyance en la puissance de l'imagination, surtout celle de la femme. Cela apparaît très clairement chez Fernel. Dans le dernier chapitre de sa *Physiologie*, il recourt à la marque de naissance uniquement pour étayer une théorie plus générale sur la ressemblance de l'enfant : cette ressemblance est « probablement » causée, dit Fernel, par « la ferme imagination des femmes grosses »¹. La croyance ancienne à l'influence de l'imagination sur le corps paraît presque unanimement acceptée à la Renaissance. Même Montaigne y souscrit dans son beau chapitre des *Essais*, « De la force de l'imagination ». Les compilateurs ne cessent d'en rapporter les témoignages littéraires, en particulier celui de Saint Jérôme selon lequel Hippocrate lui-même aurait épargné le supplice à une princesse athénienne ayant accouché d'un enfant noir en incriminant l'influence sur l'imagination de cette femme d'un tableau représentant un Éthiopien (exemple également repris par Fernel). Le médecin qui créa en 1578 la collection des *Erreurs populaires au fait de médecine*, Laurent Joubert, se montre très critique vis-à-vis des récits attribuant telle tache ou telle malformation, comme le bec de lièvre, au désir insatisfait de la femme enceinte, mais il accepte néanmoins la thèse d'un marquage par l'imagination de la mère de ses envies alimentaires ou de ses désirs, au moment de la conception ou dans le mois qui suit. La thèse d'un lien de causalité entre l'imagination de la mère et les marques sur le corps de son enfant perdurera jusqu'au XVIII^e siècle dans la littérature savante. Elle réapparaîtra avec l'hypnose, chez Liébault². J'ai trouvé son avatar le plus récent, à ma connaissance, dans un livre paru en 2001. Invoquant Françoise Dolto, l'auteur suggère, à propos des naevi, que le désir inconscient de la mère s'imprime, durant la période intra-utérine, « dans le psychisme de l'enfant en empruntant la voie de son corps et laisse des traces dont seul ce corps gardera la mémoire »³. Revenons à la simple image, empreinte de l'objet mauvais appété par l'estomac et traversant le corps de la mère pour marquer la chair du fœtus : par cette explication, Sainte-Marthe défait la relation causale que la tradition avait tissée et continuera de tisser entre la faculté imaginative de la femme et

¹ Cette prétendue « causalité » est avancée sans plus ample explication et ne trouve aucune justification dans la *Physiologia* (1554). Dans son *De abditis rerum causis* (1548), Fernel se contentait d'attribuer cette opinion à « la gent experte des femmelettes », *genus expertum muliercularum*. Selon la *Physiologia* (livre VII, chap. XII), l'appétit ne répond pas seulement à l'état de l'estomac vide, « desséché et ridé » : il suit l'imagination aussitôt que celle-ci a « reconnu une chose comme agréable ». Mais, à l'inverse de ce que Sainte-Marthe soutient dans notre extrait (peut-être en s'inspirant de Lucrèce, IV, 1091-1100), les images elles-mêmes ne voyagent pas dans le corps : elles sont censées demeurer dans la « forteresse » du cerveau, où loge l'imagination. Ces images mentales proviennent des choses, mais sont débarrassées de toute matière avant de s'imprimer dans l'esprit. Cette conception de l'image comme un corps subtil se trouve exposée notamment par Avicenne et Averroès.

² D'après l'article du médecin Joël Coste, « Les “envies” maternelles et les marques de l'imagination. Histoire d'une représentation dite “populaire” », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 2001, p. 507-529. On y trouvera l'analyse d'une abondante littérature médicale.

³ Aline Tautzin, *Figures du féminin dans la société maure*, Paris, 2001, p. 58.

l'« image » que présente son enfant, non seulement naevus, mais aussi ressemblance et malformation. Résultat imposant, novateur, qu'il fût recherché ou non. On reconnaîtra là, à tout le moins, l'effet d'une construction poétique que l'on analysera ensemble dans cet atelier. Le texte de Sainte-Marthe témoigne ainsi, semble-t-il, d'une synergie, sinon entre « science » et poésie, du moins entre *ratio* et *species*, raisonnement et « vision » (*naturae species ratioque*, écrivait Lucrèce). C'est ce que l'on essaiera en tout cas de vérifier...

Il subsiste une erreur majeure, au vu de l'ambition scientifique de l'auteur : l'identification du naevus à une forme imaginaire. Cependant, René Thom, avec sa théorie des catastrophes, a voulu remettre à l'honneur dans les sciences l'usage contrôlé non seulement de l'analogie, mais aussi de la « participation », étudiée par Lévy-Bruhl et naguère qualifiée de « prélogique ». C'est dans cette perspective qu'il écrivait : « On peut poser que tout “effet de sens” est lié à la capture d'une forme imaginaire par une forme réelle⁴ ». Dans la *Paedotrophia*, une forme imaginaire est captée par une tache réelle sur la peau. Bien que l'auteur commette notamment l'erreur dénoncée par René Thom de transformer l'assimilation en relation causale, l'effet de sens n'en existe pas moins. Car cette « prédation », pour utiliser le vocabulaire de René Thom, permet de triompher d'une catastrophe, mort de la mère et de l'enfant, terrible *imago mali*. Mais au prix de la souffrance (*gravis dolor*) de la jeune fille défigurée par cette étrange inoculation. Aussi H. W. Tytler, le traducteur anglais de la *Paedotrophia* (Londres, 1797), n'a-t-il pas hésité, dans sa traduction, à lui faire ressentir la faute de sa mère : « And for the mother's guilt, the daughter feels ». Or il n'y a aucune faute dans le pica, l'appétit maladif, de la femme enceinte, tel qu'il est présenté par Sainte-Marthe. L'énoncé d'une faute ne surgit que dans l'ultime développement de ce premier chant, mais sa conséquence exorbitante est proclamée dès après notre texte : la femme accouchera dans la douleur d'un enfant destiné à mourir. Tel est le mal auquel Ève voua involontairement l'humanité, en mangeant le fruit défendu au jardin d'Éden, affirme Sainte-Marthe. La paraphrase de ce passage de la Genèse occupe les quelque cent derniers vers de ce chant, qui forment une sorte de diptyque avec l'ensemble du texte proposé dans le cadre de l'atelier de néo-latin. La description de Sainte-Marthe culmine dans ce diagnostic terrifiant : par cette ingestion, la première femme se contamine, *sese contaminat*...

Erratum : l'accent sur le a d'*arguto* (I, vers 272) n'apparaît pas.

Il y eut une première édition partielle (sans date) de la *Paedotrophia* en 1579 ou 1580 (l'édition définitive parut en 1584, d'où les variantes notées).

⁴ R. Thom, C. Lejeune, J.-P. Duport, *Morphogenèse et imaginaire*, CIRCÉ 8-9, Paris, 1978, p. 88.